

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

Revue Critique et Littéraire
DES HOMMES ET DES CHOSES.

JE N'OBÉIS NI NE COMMANDE A PERSONNE, JE VAIS OU JE VEUX, JE FAIS CE QUI ME PLAÎT
JE VIS COMME JE PEUX ET JE MEURS QUAND IL LE FAUT.

Vol. 7.] QUEBEC, 12 AOUT 1848. [No. 8.

REVUE DES TRIBUNAUX.

VIRGINIE LAURIER ET Mlle LASPERGE.

Le procès s'engage entre une grosse boulotte et une grande maigre. La grosse boulotte s'appelle Virginie Laurier; quant au nom de la grande maigre, nous vous le donnons à deviner en mille... Il y a des hasards bien malheureux... la grande maigre s'appelle Mlle Lasperge.

Elle s'avance vers le tribunal d'un pas lent et cadencé.

M. le président. — Qu'avez-vous à dire ?

Mlle Lasperge. — J'ai dire que j'ai été victime de Mademoiselle; elle m'a dévalisée; chemises, collerettes, jupons, robes, elle m'a tout pris!

M. le président. — Elle avait donc la clé de votre appartement ?

Mlle Lasperge. — Elle s'en est emparée chez le concierge.

Virginie. — J'avais la permission de mademoiselle.

Mlle Lasperge. — C'est faux!

M. le président, à la plaignante. — Combien estimez-vous le préjudice qui vous a été causé ?

Mlle Lasperge. — A cent vingt francs à peu près.

Virginie. — Ah! par exemple... des loques... Je n'en ai eu que 25 francs au Temple.

M. le président. — Vous avez donc avoir vendu ces hardes.

Virginie. — Certainement.

M. le président. — Elles ne vous appartenait pas.

Virginie. — Mademoiselle m'e devait trente francs; je m'e suis payée de mes propres mains.

M. le président. — Cela n'est jamais permis.

Mlle Lasperge. — Mais, monsieur le président, c'est complètement faux!... Je ne lui dois rien; c'est elle, au contraire.

Virginie. — Ne l'écoutez pas... Elle m'en veut parce que M. Anatole, le coiffeur, m'a fait la cour de préférence à elle.

Mlle Lasperge rougit jusqu'au blanc des yeux, et se laisse tomber sur son banc. On voit que Mlle Lasperge est une fille sensible.

Virginie, continuant sans pitié. — J'ai même trouvé dans ses loques une lettre de M. Anatole, qui lui disait: Je ne veux pas de vous.

Mlle Lasperge se trouve mal ; l'audiencier lui apporte un verre d'eau. Elle est devenue fort pâle.

M. le président.—Ces détails sont inutiles. Il paraît certain que vous avez volé tout ce qu'il y avait chez la plaignante, et vous nous donnez aujourd'hui une très mauvaise excuse.

Mme Troccard.—Je suis la portière de la maison où demeurent ces deux dames.

M. le président.—Qu'avez-vous à dire sur leur compte ?

Mme Troccard.—Elles ne me doivent aucun compte.

M. le président.—Quelle est leur réputation ?

Mme Troccard.—Pas trop bonne pour Mlle Virginie.... C'est une coureuse de bals et une feignante.

Virginie.—Madame m'en veut aussi.... Elle m'a fait chasser de la maison.

M. le président.—Probablement parce que votre conduite était mauvaise.

(Au témoin). Et la plaignante, quelle est sa moralité ?

Mme Troccard.—Bonne fille.... bien travailleuse.... bien exacte à payer.... Seulement un peu tendré du côté du cœur ; mais vous comprenez.... la jeunesse, c'est exposé à ça. C'est pas avec les cailloux qu'on fait du bon feu !

La prévenue est condamnée à six mois de prison.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 12 AOUT 1848.

AVANT, PENDANT ET APRES,

OU LES GRANDS CHEFS DE LA NOUVELLE TRIBU SAUVAGE

LES AMIS DE LA PAIX.

Avant.

La scène se passe dans la tente d'un des chefs. On voit au centre une table avec encriers, plumes d'oie, papier, etc. Autour sont accrochées des tablettes sur lesquelles on remarque quelques livres de divers formats et assez dépareillés ; enfin, le tout a beaucoup l'air d'un bureau d'avocat.

Entrent à la fois les chefs sauvages amis de la paix ; à l'exception d'un seul qui n'a qu'une lorgnette, les autres sont armés de grosses cannes, de pistolets, de fouets plombés, de marteaux, de barres de fer, etc. En s'entrevoiant ils parlent à la fois d'un gros éclat de rire, à l'exception de l'un d'eux qui se ronges les ongles d'un air soucieux. C'est le premier qui porte la parole.

Le héros.—Ah ! ça, dites donc, vous autres, qu'avez-vous à rire comme des imbéciles ; il me semble que l'objet qui nous rassemble n'a rien de bien drôle. Nous ne nous sommes pas réunis pour passer notre temps à nous réjouir, à bavarder, à faire de l'esprit, à rire, comme des fous ; il faut laisser cela aux amis de la guerre, du tumulte et de la banqueroute ; mais, pour nous, il faut songer au sérieux. Vos armes sont-elles prêtes ? Notre organisation est-elle bien complétée ; avez-vous préparé vos discours, exercé les forts-à-bras, monté votre courage ; êtes-vous bien décidés à faire le coup de poing, à tout mettre à feu et à sang plutôt que de permettre à mes électeurs de s'assembler paisiblement ? Vous voyez que voilà bien de l'ouvrage et que nous pourrions mieux employer notre temps qu'à des bêtes de balivernes comme celles que vous débitez à cœur de jour.

Le pacifique, que la voix rauque et le ton de mauvaise humeur du héros ont rendu tout à coup presque sérieux.—Ah ! il paraît que notre héros a été frotté à contre-poil aujourd'hui ; il n'est pas poli, mais c'est là son moindre défaut. On peut bien rire un peu, il me semble ; nous ne sommes pas des Frères de la Trappe !

Le laid.—Non ; et je prétends bien que nous ne soyons pas des frères qu'on attrappe.

Le héros.—Allons ! cessez donc vos mauvais calembourgs. Il n'est rien que je déteste tant au monde que celui qui fait des calembourgs. Procédons, procédons.

Le gros.—Au fait, je crois que c'est à peu près ce que vous avez de mieux à faire... à défaut de procès.

Le héros.—Encore des calembourgs ! Messieurs, si vous commencez sur ce ton, je m'en vais. J'ai autre chose à faire qu'à vous écouter jacasser comme des comédières.

Le laid.—Oui, vous aimez mieux nous voir faire sérieusement le rôle de comédières. Quant à moi, je suis bien décidé à ne le pas jouer pour des prunex.

Le gros.—C'est comme moi, et j'entends que nous fassions bien nos conditions d'avance. Mais, à propos, dites-moi donc ce qui vous faisait tant rire, il y a une minute ?

Le pacifique.—Je riais, moi, de voir réunis comme par miracle deux républicains rouges et anglophobes, revenus à de meilleurs sentiments pour soutenir le champion de la monarchie constitutionnelle et de la couronne britannique ; vous avouerez que c'est drôle.

Le laid.—Tiens ! et moi je riais à gorge déployée en me voyant face à face avec un autre philosophe, excessivement mécréant comme moi et revenu comme moi à de meilleurs sentiments....

Le héros.—Allons ! allons ! parlons d'autres choses, car sur ce ton-là, vous finiriez par dire des choses qui me seraient désagréables. Songeons donc à notre organisation.

Le gros.—Oui ; mais auparavant j'aimerais à faire des conditions. Moi, j'aimerais à savoir ce qu'on va me donner. Vous autres, avocats, vous travaillez pour avoir des places, mais au moins vous savez qu'il s'en trouve toujours assez pour vous ; tandis que nous autres, ce n'est pas la même chose : on croit faire assez quand on nous paie de paroles.

Le laid.—Tiens, toi, je te connais ; tu aimes mieux des actes que des paroles. Eh bien ! le grand trésorier des amis de la paix t'en donnera.

Le gros.—Je l'entends bien ainsi, car sans cela, vous m'auriez vu rester bien tranquille chez moi, au lieu de venir me fourrer avec une bande d'écervelés.

Le joli.—*Ecervelés* veut dire, je crois, ceux qui ont perdu la cervelle ; mais comment appelle-t-on ceux qui n'en ont jamais eu ?

Le gros.—On les appelle Jean-sans-cervelle, mon garçon.

Le laid.—Fameux ! mon gros : tu as plus d'esprit que tu n'as l'air d'en posséder, je te dis ça sans malice, car je sais que ce n'est pas à moi que tu adresses ton coup de patte.

Le gros.—J'ai peut-être fait d'une pierre deux coups, ou, comme on dit en anglais, tué deux dindes d'un seul coup de fusil.

Le héros.—Voyons, un peu de sérieux, s'il vous plaît. Organisons toutes nos affaires pour l'assemblée, et après cela nous parlerons des places vacantes et de celles qui le deviendront probablement par la suite. Vous savez que l'un des griefs de la paix va bientôt se retirer avec une pension....

Le pacifique.—Cela m'appartient de droit ; je suis un des premiers amis de la paix. Vous savez que j'ai écrit force injures contre les amis de la guerre, ce qui a failli m'attirer une dégelée de coups de pieds et de coups de poing. On ne doit cette douceur pour la peur que j'ai eue.

Le laid.—En ce cas-là, c'est à moi que l'emploi appartient ; car j'ai eu plus que la peur, et on ne sait ce qui serait arrivé si je n'avais eu le *bon nez*....

Le héros.— Cette place est promise, ainsi vous ne pouvez tous l'avoir. Il y a notre ami *le riche* qui la veut absolument, et puis d'ailleurs ça ne dépend pas tout-à-fait de moi. Vous savez que le ministère est pour quelque chose dans ces sortes de nominations, et naturellement quand même il donnerait cet emploi à un Tory, il faudrait bien crier hurra et dire bravo ; car les Tories de Québec étant revenus en masse à de meilleurs sentiments à la dernière élection, ils ont droit aux premières faveurs du pouvoir.

Le pacifique.— Mais moi aussi je suis revenu à de meilleurs sentiments puisque j'étais républicain.

Le joli.— Reste à savoir si on ne te répondra pas que dans ce cas tu n'es revenu qu'à de pires sentiments.

Le gros.— Ah ! ah ! il faut s'entendre. En effet, on pourrait bien nous jouer ce tour-là quand on croira n'avoir plus besoin de nous.

Le héros.— Mon Dieu ! mon Dieu ! nous n'avancons à rien ; le temps se passe, il faudra partir, et nous n'aurons rien de prêt. Voyons quel sera notre signe de ralliement lorsque la bataille sera commencée et que nos ennemis seront en fuite ?

Le joli.— Mais si, par hasard, ils ne se sauvaient point ?

Le héros.— Oh ! ils se sauveront ; tout cela a été arrangé d'avance. Vous connaissez le signal : c'est moi qui le donnerai ; alors vous foncez aussitôt sur les habitants avec notre ami qui n'est pas domestique et quelques autres forts à bras qui se trouveront là. Tâchez que, dans la mêlée, les amis de la guerre reçoivent de bonnes *gnoles* ; car s'ils pouvaient revenir avec quelques côtes enfoncées, un ou deux bras cassés, les yeux pochés, cela leur apprendrait à se mêler de ce qui me regarde. Voyons quel sera le mot d'ordre ?

Le laid.— Bûche.

Le joli.— Non ; les cinq ou six habitants qui sont encore pour vous croiront que vous les insultez, et ils sont capables de prendre ce prétexte pour vous tourner le dos.

Le héros.— C'est vrai. Notre ami *Le joli* a de bonnes idées ; c'est seulement malheureux qu'il ne veuille pas venir avec nous.

Le joli.— Merci j'ai été sifflé, hué par les insulaires dans ma dernière expédition ; j'en suis tout abasourdi. Je craindrais que les électeurs de la terre ferme n'allaissent plus loin. Ce sera pour une autre fois.

Le héros.— C'est bon ; tu n'auras pas la place de greffier.

Le joli.— Il paraît que je ne serai pas le seul qui ne l'aura pas.

Le gros.— Moi je propose que le comité directeur des amis de la paix prenne pour devise les mots suivants : *Des places où la mort !* et que notre signe de ralliement soit : *Après nous le déluge !* puis enfin que le mot d'ordre général soit : *Tous les moyens sont bons.* Voilà quatorze mots qui résument admirablement, selon moi, et l'objet qui nous réunit et les sentiments qui nous animent, et nos moyens d'action.

Le héros.— Bravo, bravo ; voilà au moins des idées lumineuses. Mon gros, je te promets la première place vacante sous le ministère actuel. Eh bien donc, mes amis, vous vous trouverez à l'endroit convenu demain matin. Quant à moi je pars dès ce soir ; car vous savez que je ne puis plus me montrer que de nuit dans les quartiers habités par nos compatriotes. Mais je me moque de cela ; l'argent vaut mieux que la popularité, car comme le dit avec vérité le proverbe : *Ceinture dorée vaut mieux que bonne renommée !* A demain, je me salue.

Le joli.— Mais demain ne vous saluez pas, par exemple.

Le héros.— Oh ! il n'y a pas de danger ; tout est prêt, les bâtons, les plombs de sonde, les marteaux ; le dîner qui doit suivre la victoire est tout commandé ; les résolutions, approuvant ma conduite, sont parfaites, c'est moi-même qui les ai écrites ; enfin, notre organisation est complète, et, Dieu merci, ce n'est pas sans peine ; à demain, messieurs.

Le gros, le joli, le pacifique et le laid se séparent en se disant : *Adieu, à de*

main ! et en pensant chacun à part soi : " Allons, tout va bien, et si les camarades font leur devoir, je suis certain d'avoir un bon emploi permanent. Rira bien qui rira le dernier. "

(Les scènes PENDANT et APRÈS paraîtront samedi prochain.)

POLICHINELLE DISAIT LA VÉRITÉ EN RIANT. — On dit... les choses les plus alarmantes !

Que la majorité des amis de la paix, c'est-à-dire les amis de la paix d'origine irlandaise, s'assemblent tous les soirs et se livrent à l'exercice militaire.

Que dix canons des remparts ont été encloués.

Que le gouverneur, qui devait partir pour le Saguenay, a reçu des dépêches pressantes qui ont empêché son départ.

Que la législature va être convoquée très-prochainement, afin de pourvoir à la défense du pays.

Que les officiers de la milice vont recevoir immédiatement l'ordre d'endosser un uniforme, qu'ils devront faire confectionner à leurs frais ; ce qui fera grimacer la loyauté de plusieurs.

Ciel ! qu'allons-nous devenir si, sous le règne des amis de la paix, surviennent le tumulte, la guerre et la banqueroute ? Il faut espérer que le rédacteur député va mettre ordre à tout cela !

SIGNES LUGUBRES DES TEMPS ! — Au dîner qui a terminé les courses de Québec, quelques Messieurs Américains ont proposé comme premier toast la santé de l'honorable L. J. Papineau !

Un énorme Anglais qui se trouvait là, irrité de cette idée qu'il prit pour une insulte à sa loyauté, s'en vengea en donnant de la pointe de sa canne un violent coup dans le ventre d'une bouteille de Champagne ! Une rixe allait s'ensuivre, lorsque l'un des convives de l'autre côté des lignes, proposa comme accommodement de boire aujourd'hui à la santé de la reine Victoria, et de revenir à pareil jour, dans cinq ans, boire celle de Papineau. Cette proposition *irraisonnable* ne choqua personne, et l'on but avec enthousiasme le reste du Champagne en l'honneur de celui qui en avait eu l'idée.

LA PLUS GRANDE BOURDE DES TEMPS MODERNES. — " Les amis de M. Cauchon lui conseillèrent alors d'entrer dans une maison. " (Phrase extraite du rapport de l'Assemblée du Saull-à-la-Ruce.)

Cette phrase est la plus impudente qui ait jamais couvert un morceau de papier, à moins qu'elle n'ait été écrite avec une restriction mentale dans le genre de la suivante : La peur et l'instinct de conservation, étant les meilleurs amis de l'homme, on peut dire que ces amis lui ont conseillé de se cacher. Ce, sont là, en effet, les deux seuls amis qui soient restés fidèles au député de Montmorency, lorsque ses électeurs le poursuivaient pour lui témoigner à coups de pieux les sentiments qui les animaient à son égard. Quel pieux vote de confiance !

Le Journal de Québec, sot comme à son ordinaire, croyait faire une bien cruelle malice en reproduisant quelques anciens articles du *Fantasque*. Pour le détromper,

nous allons lui rapporter une conversation que tenaient hier deux braves ouvriers dans une foule où ils ne nous apercevaient pas :—

“ Sais-tu ben (disait l'un d'eux à l'autre qui lui avait prêté le *Journal*, probablement sans s'attendre à le voir tirer une pareille conclusion), sais-tu ben que tu m'surprends et que j'suis d'opinion qu'on devrait nommer le *Fantaxe* premier ministre. C'est un homme qui voit clair au moins celui-là ; il s'est aperçu que le pays n'était pas mûr pour une rébellion, et dans sa façon il a fait tout ce qu'il a pu pour l'empêcher, tandis que des grands hommes du jour d'aujourd'hui, comme m'sieu Lafontaine, le Dr. Nelson et autres avouent qu'ils n'y ont vu que du feu, et que m'sieu Papineau les menait par le bout du nez. J'avouerai que c'est pas fin c'te conduite là. Ou ben ils étaient d'z imbéciles dans ce temps-là, ou ben ils sont peu z'honnêtes à c't'heure. T'as ben fait d'me montrer le *Journal*, j't'en remercie et je vas dès demain souscrire au *Fantaxe*, car je pense qu'il est aussi fin à présent que dans le temps d'la révolution.”

Le *Journal de Québec* dit que son rapport de l'assemblée du comté de Montmorency est signé de sept ou six personnes respectables.

Problème : Quelle est celle qui ne l'est peut-être pas ? Quelles sont les six qui le sont à coup sûr ?

COLLABORATION.

AUDITE, OMNES, AURIBUS ARRECTIS!!!

Certain journal de cette ville a publié, la semaine dernière, un avis par lequel il informe le public qu'à l'avenir ceux qui se serviront de sa voie de publicité, auront à payer, pour l'insertion d'annonces diverses, . . . le tarif réglé par les autres journaux!!! C'est étonnant cela, ma foi ! Il faut induire de là que ce journal annonçait *gratis* jusqu'à ce jour, ou, du moins, à un taux si bas que ses propriétaires se sont aperçus que cela ne les *payait pas*. Ceux qui voudront publier dans la même feuille des naissances, mariages ou décès, devront payer aussi, *of course*.

Ce n'est pas le plus beau encore : écoutez, spirituels lecteurs du *Fantasque*, et je vais vous dire autre chose de merveilleux, extrait du journal en question. Le *gérant* de cette feuille, que j'avais cru *co-propriétaire*, prend la peine de dire au public que le journal qu'il dirige a plus de circulation qu'aucun autre publié sur les lieux ; et pour le faire croire, *malgré le charlatanisme de certains lieux*, il invite tout le monde à venir à la librairie du journal, parcourir les listes d'abonnés, et si cela ne suffit pas, si vous doutez encore, il vous engage à faire le tour des bureaux de poste de la province (à vos frais et dépens, bien entendu !) pour connaître le nombre de feuilles expédiées par cette voie.

Allons donc, mon ami le *gérant* ! Certainement que *celui qui a écrit pour vous* cette admirable adresse, a dû s'apercevoir qu'il faisait du *charlatanisme*, à la façon des marchands qui, pour attirer les chalands dans leurs boutiques désertées, offrent de donner la moitié de leur marchandise pour vendre l'autre ; à la façon de certains notaires qui dressent deux contrats pour avoir moins que le prix d'un ; à la façon des pharmaciens qui, pour débiter un remède bon à rien, le disent propre à guérir toutes sortes de maladies. Vous êtes admirable de naïveté, mon cher *gérant*, si vous voulez faire croire au public que ce n'est pas là du *charlatanisme* ! Allons donc, M. le *gérant* ! vous oubliez, je vois, que vous êtes au dix-neuvième siècle.

Vraiment je ne vous croyais pas si fort en jugement, en logique; je vous en félicite bien sincèrement, et *en ami*, vous comprenez.

Avant de me séparer de vous, mon cher *gérant*, je dois vous exprimer tout le regret que je ressens de ne plus vous voir co-proprétaire du journal, comme je l'ai cru jusqu'à l'époque de l'agrandissement de votre feuille, où vous avez pris le nom de *gérant*. Si réellement vous êtes encore co-proprétaire, comme je l'espère, de grâce consultez le dictionnaire auquel vous recourrez si souvent avec une adresse admirable et qui vous fournit de si beaux, de si grands mots pour les colonnes de votre journal *sans égal* sous tous les rapports: si vous cherchez bien, vous pourrez voir que les mots *gérant* et *co-proprétaire* ne sont pas synonymes. Je suis étonné que vous n'ayez pas encore consulté à ce sujet l'excellent dictionnaire que vous possédez. Je vous en supplie, mon cher, ne tardez plus: il y va de votre réputation, de votre gloire, de votre position dans le monde! Le titre de *gérant*, croyez-en un ami, ne vaut pas celui de *co-proprétaire*, quelque mince que soit celui-ci.

En attendant que vous puissiez comprendre la signification du mot *gérant*, faites-vous payer pour l'insertion, dans votre feuille, des naissances, mariages et décès; n'oubliez pas surtout de charger, *pour le passé et le présent à l'avantage de l'avenir*, les *annonces-affiches à cinq colonnes*, qui ont si bien rempli jusqu'ici, et *gratis* encore, une page de votre journal monstre. Ma foi! l'ami *gérant*, je crois que vous ne tarderez pas à donner en prime les volumes précédents de votre journal; ce sera le plus sûr moyen d'augmenter le nombre *toujours croissant* de vos abonnés. C'est le bonheur que je vous souhaite de tout mon cœur!!!!

VICTOR.

DE TOUT UN PEU.

DOUBLECOQ ET FLÉCHENLAIR.—Vois-moi donc cette garde mobile qui me défile! Défile-t-elle bien! est-ce crâne! et pourtant, est-ce jeune!

—Ah! tiens, Doublecoq, tu me fends le cœur en seize, dire que j'en suis pas fait d'âge... ni électeur, ni mobile! République de trois sous!

—Mais, moi aussi, Fléchenlair, que j'suis-t-un immobile! est-ce que j'pleure? Est-ce que nous n'sommes pas indispensables à Paris, nous? Et si y'avait quelque chose donc!... Tiens, sais-tu ce qui me vexa, moi, à voir défiler cette jeune mobile? C'est qu'ça va grandir et dans un an, les habits et les pantalons, tout aura craqué.

—Ah! ça, mais, t'es donc plus bête encore que sous l'ancien gouvernement! Tu crois donc qu'on n'leur zy a pas fait des grands ourlets à ces enfants? Quel affreux ministre que tu ferais!... Retiens une bonne chose: en temps de révolution faut que les fabricants de tout fassent aux institutions, aux habits, aux lois, aux pantalons, aux réglemens, à tout... des grands ourlets, passq'en temps d'révolution, tout l'monde, et tout grandit en même temps, et vite! et y faut beaucoup d'marge, vu qu'd'un jour à l'autr', tout peut craquer.

• Dans un salon de la rue de la Ville-l'Evêque, on causait sur la situation de la République. M. Henry Aubertin résuma le débat par la définition suivante:

“ La République ressemble, en ce moment, à une marmite en ébullition. Elle a besoin d'être écumée, et ensuite le bouillon sera bon.”

• La jeune et jolie Mme de C..., récemment accouchée d'un gros garçon, reçut dernièrement la visite de M. Viennet.

Le spirituel académicien félicite la mère et admire l'embonpoint du no. au-né.

Et depuis quand est-il au monde, ce petit citoyen-là ?

— Depuis le 25 février, lui répond Mme de C.

— Aie ! aie ! c'est un républicain du lendemain. . . Malheureuse ! qu'avez-vous fait !. . . Les clubs vont joliment l'arranger !

Un vrai gamin de Paris passait en flâneur devant une des innombrables boutiques d'oranges et de citrons de la rue aux Fers. Tout-à-coup il s'arrêta devant uné manne de citrons et lit : Citrons à 1 sol, 2 sols, 4 sols et 5 sols.

— De quoi ! de quoi !. . . Trois sols, quatre sols, un sol, pas de cela ; égalité ! dit-il en mêlant toute la marchandise. Tout cela à un sol !

Le Peuple constituant a paru, avant-hier, encadré d'un filet noir, signe de deuil. Les crieurs avaient un crêpe au bras et des sanglots dans la voix. Les bureaux avaient été tendus de noir. Le dernier numéro a été crié à la lueur des cierges funébrés. Un garçon de bureau, armé d'une petite cloche, sonnait le tocsin des funérailles ; et les autres rédacteurs, rangés en cercles récitaient les litanies de *sainte anarchie*, pendant que M. Lamennais rédigeait son article, écrit avec une plume de corbeau.

Le Peuple constituant annonce à ses abonnés qu'ils recevront la *Réforme* en son lieu et place.

Cet aveu nous rappelle le mot d'un juif empoisonneur écrivant à un de ses clients :

— Monseigneur, je n'ai plus d'*acétate de morphine* ; mais il me reste encore un peu d'*arsenic* que je vous envoie ci-joint.

Deux petits gardes mobiles et un garde marine se trouvaient devant la grille du Palais-National ; ils racontaient naïvement à quelques passants les épisodes de cette affreuse guerre dont ils ont été les héros. Quand ils eurent fini, chacun se sépara d'eux en leur serrant affectueusement la main, et l'un des auditeurs ajouta : Je regrette de ne pas être une jolie femme, comme madame, par exemple, car je vous embrasserais tous. En même temps il désignait une jeune femme d'une parfaite tournure qui passait en ce moment. La dame rougit beaucoup ; mais, s'exécutant de la meilleure grâce du monde, elle prit le petit garde marine qui était près d'elle et l'embrassa ; puis chacun, des deux acteurs de cette charmante scène se sauva aussi honteux l'un que l'autre.

Le mobile est en ce moment la coqueluche de toutes les Parisiennes ; les femmes honnêtes le portent dans leur cœur, les autres dans leur boudoir. Vainqueur sur toute la ligne des boulevards, il escalade les hauteurs de *Bréda Square* aussi facilement qu'une barricade, et remporte un cœur comme un drapeau. Il n'est pas jusqu'à Mathilde de C. ; cette belle impie qui n'avait jamais adoré que des sacs d'écus, qui n'ait ressenti une tendre faiblesse à l'endroit d'un de nos jeunes vainqueurs parisiens.

Son riche protecteur, le baron H. . . qui était pourtant loin de soupçonner toute l'étendue de son infortune, la trouva, l'autre jour, d'une froideur plus marbreenne qu'à l'ordinaire.

— Mathilde, lui dit-il tout à coup comme un homme qui vient de faire une découverte, vous ne m'avez jamais aimé ; je connais maintenant le mobile qui vous fait agir.

— Ah ! vous le connaissez ! répondit l'infidèle ; eh bien ! oui, j'en aime un de mobile, et je ne veux plus que vous soyez une barricade entre nous.

Cet aveu calma le vieil insurgé et le rendit immobile.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ, POUR LE COMITÉ DE RÉDACTION,

Par FRÉCHETTE ET FRÈRE, Rue La Montagne N^o 13.